

exit

revue de poésie



éditions gaz moutarde

105

Sommaire

Présentation

Stéphane Despatie, *Aller simple* 3

Des textes de

Nicholas Giguère, *Les étapes de la désintoxication*
(version accélérée) par/pour David Bowie..... 5

Odelin Salmeron, *Suite inédite* 11

Éric Roberge, *L'avis de la cruauté*..... 17

Dominique Lauzon, *Deux écritures*
suivi de *Le sourire a séché sur ta lèvre* 33

Serge Lamothe, *Litanies d'octobre* 41

Pierre Ouellet, *Cran d'arrêt* 57

Dialogue

Les mots, une image et un vide

Dossier préparé par Stéphane Despatie

avec des poèmes de Jean-Paul Daoust,

Pascale Bérubé, Rachel Gamache,

Marc Arseneau, Guy Marchamps,

Kateri Lemmens, Monique Deland

et Virginie Beauregard D. 69

exit

revue de poésie

105

Revue fondée en 1995 par André Lemelin et Tony Tremblay

Direction littéraire: Stéphane Despatie

Rédaction: Francis Catalano, Corinne Chevarier, Stéphane Despatie

Direction générale: Pierre Bastien

Adjoint à l'administration: Dominique Lauzon

Révision et correction: Dominique Robert

Page couverture: Alain Reno

Mise en page: Isabelle Toussaint

Webmestre: Didier Guillemette

Correspondance: Revue *EXIT*, C.P. 22125,
C.S.P. Iberville
Montréal (Québec) H1Y 3K8

Internet: <http://www.exit-poesie.com>

Courriel: redaction@exit-poesie.com

Distribution:

SODEP

460, rue Sainte-Catherine Ouest, bureau 716

Montréal, (Québec)

H3B 1A7

Pour les abonnements, voir le coupon à la fin de la revue

Envoi de textes: Minimum de deux poèmes; maximum de 10 pour un total de 20 pages. Les poèmes en prose ou en vers sont présentés dactylographiés ou imprimés à **double interligne** sur feuilles « 8,5 po x 11 po ». Les textes sont soumis en **quatre exemplaires**. Une notice biobibliographique d'au plus cinq lignes est requise.

Faites parvenir des photocopies, les textes ne sont pas retournés. Joindre nom, adresse et numéro de téléphone et poster le tout à: *EXIT*, revue de poésie, C.P. 22125, C.P. Iberville, Montréal (Québec) H1Y 3K8.

La reproduction totale ou partielle des textes, photos et illustrations publiés requiert l'autorisation de la revue *EXIT* et des Éditions Gaz Moutarde inc. Les auteurs-es conservent l'entière responsabilité de leur-s texte-s.

Canada



Conseil des Arts
du Canada

Canada Council
for the Arts



Conseil
des arts
et des lettres
du Québec



CONSEIL
DES ARTS
DE MONTRÉAL

Ce périodique est subventionné par le gouvernement du Canada, par le Conseil des arts et des lettres du Québec, par le Conseil des arts du Canada, par le Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal. *EXIT* est membre de la Société de développement des périodiques culturels du Québec (SODEP).

Dépôts légaux: Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2021
Bibliothèque et Archives Canada, 2021

ISSN : 1203-1267

Imprimé sur du papier 100 % postconsommation, traité sans chlore
et fabriqué dans une usine fonctionnant au biogaz.

Aller simple

Je reste sous le poids de ton dernier regard inhabité.

GERMAINE BEAULIEU

*dans l'attente de tes mains
je déshabille l'aube en autant de colères et de fleurs*

MÉLANIE BÉLIVEAU

*je définis l'imprécision du silence
pour être correct dans les débris*

CAROL-ANN BELZIL-NORMAND

*Je suis l'abandon
De ta main dispersée*

ALICIA GALLIENNE

Si on peut affirmer que la précision, dans plusieurs cas, c'est le fait d'éviter ou celui de tracer le contour du précieux, on peut dire que la poésie est un curieux mélange de précision et de chaos. C'est entre autres ce qui la rend si importante et si singulière à nos yeux. Et dans ce numéro d'*Exit*, à l'intérieur même des textes de tout un chacun, et d'autant plus lorsqu'on voyage d'un univers à l'autre, ce passage du diffus à l'aigu (et vice versa) est révélateur de ce qu'on tente de nommer autant que de ce qu'on essaye d'éviter. Se lisent donc les tempêtes intérieures comme le résultat d'une écriture au couteau (pour paraphraser Annie Ernaux). Dans la section régulière du numéro, vous irez à la rencontre de Nicholas Giguère qui signe *Les étapes de la désintoxication (version accélérée) par/pour David Bowie*, de Odelin Salmeron qui nous offre une suite inédite, de Éric Roberge qui présente *L'avis de la cruauté*, de Dominique Lauzon qui revient dans nos pages avec *Deux écritures* suivi de *Le sourire a séché sur ta lèvre*, de Serge Lamothe qui propose *Litanies d'octobre* et de Pierre Ouellet qui conclut d'une façon formidable cette partie avec *Cran d'arrêt*.

Pour la seconde partie du numéro, nous avons invité huit poètes à écrire sur la perte d'un ami écrivain. Je caressais l'idée depuis assez longtemps, mais étant incapable moi-même de me prêter avec succès à l'exercice, je repoussais le projet, car je tenais à y participer. Hélas, je n'y suis pas arrivé.

Comme si ces auteurs disparus m'avaient laissé, sans le vouloir (j'espère !), avec le sentiment de ne pas être autorisé à parler d'eux pour toutes sortes de raisons plus ou moins valables. Gilbert Langevin, Denis Vanier, Gaston Miron, Robbert Fortin, Louise Blouin, Hélène Monette ou Claude Beausoleil, pour ne citer que ceux-ci, sont des gens que j'ai fréquentés, à un moment ou à un autre, mais la vie, avec ses hasards et ses blessures, m'a laissé cette impression qu'il était préférable pour moi d'observer le silence face à leur départ. Et si je doute que tout ça soit juste, l'impression, elle, demeure forte. Enfin. Tout ça pour dire que je suis très touché par les poètes qui ont répondu à l'appel. Ils et elles l'ont d'ailleurs fait en toute humilité et avec beaucoup de grâce, ce qui force mon admiration. Vous aurez donc le privilège de lire, dans un dossier intitulé *Les mots, une image et un vide*, des textes de Jean-Paul Daoust, Pascale Bérubé, Rachel Gamache, Marc Arseneau, Guy Marchamps, Kateri Lemmens, Monique Deland et Virginie Beauregard D. Des poètes que j'aime beaucoup et que je remercie tendrement.

Bonne lecture!

Stéphane Despatie

Nicholas Giguère

Les étapes de la désintoxication
(version accélérée)
par/pour David Bowie

Né en 1984 en Beauce, Nicholas Giguère vit à Sherbrooke. Il est chargé de cours à l'Université de Sherbrooke, où il a obtenu un doctorat en études françaises. Il est également responsable du cahier critique de la revue *Lettres québécoises* et directeur littéraire aux Éditions Hashtag. Il a publié *Marques déposées* (2015) aux Éditions Fond'Tonne, *Queues* (2017), *Quelqu'un* (2018) et *Petites annonces* (2020) chez Hamac, ainsi que plusieurs textes dans des revues. *Freak Out in a Moonage Daydream*, paru en 2021, est son premier livre au Quartanier.

moi christian f. drogué prostitué

je suis un drogué-droogie
qui ne tombe jamais en panne
au milieu de nowhere

quand je dois payer des factures
je soupire comme fifi brindacier
ou twiggy wonderkid
et trébuche tel un aveugle
souhaitant la plus belle étoile

je n'essaie plus
de changer le monde

black-out

puis-je être
quelqu'un de vrai
quelqu'un de réel ?

lorsque je me tiens
devant l'univers
c'est vraiment moi
mais je ne vis pas toujours
dans ma propre lumière

je coupe la coke

black-out

scary monsters

je dessine sur les stores
je chante pendant une grande partie de la nuit

tout m'effraie

je conserve dans mon dos
les treize couteaux
lancés par Dieu

bientôt je grandirai
je prendrai le risque de la vie

personne ne peut confirmer
si j'ai pris
quelque chose

je ne saurais dire
si ce texte
et ma vie
sont des effets secondaires de la cocaïne

ou des mensonges enracinés
dans le néant

sober

j'ai perdu mon emploi
j'ai vu une multitude de visages
honnêtes riches et propres
qui m'ont ordonné de partir

le ciel et le matin
ne sont que des phases transitoires

ce soir je reste à la maison
avec mon cœur
et mon âme
de plus en plus incurables
tels des cancers
en phase terminale

Odelin Salmeron

Suite inédite

Odelin Salmeron est originaire de Ranchuelo à Cuba, et vit à Saint-François-du-Lac. Il a publié quatre recueils de poésie, dont deux aux Éditions du Noroît, soit *Rencontre* en 1995 et *L'alphabet des étoiles* en 2000, ainsi que *Les sept chemins du vent* aux Éditions L'Harmattan en 2008, et le plus récent, *Le guerrier de soi*, aux Éditions de la Grenouillère en 2014. En 2015, il a traduit le recueil *Exit* de la poète mexicaine Ingrid Valencia.

Dérive

Nous ne cherchons plus le moment favorable
pour naviguer ensemble
ni pour écouter les chansons de la pluie.

On a oublié
le charme de convoquer l'autre
comment décrypter la solitude
gardant cette névrose de vivre
qui nous traîne nulle part.

Les villes sont étrangères à nos attentes
les chemins nous éloignent de nous-mêmes.

Les jours chargent de remords les hommes
les nuits les encombrant de fautes.
Le siècle nous aboie.

À force de vivre dans les ombres
loin des jours
où les bras étreignaient les épaules du Soleil
on n'est plus ni feu ni paradis.

On a fermé la porte de l'aube
nous obligeant à être cendres
copulant avec l'obscurité.

Pérégrins à travers une mer de brume
la joie résonnant comme une tempête dans les liures
du voyage
on a perdu la faculté de chanter
de réinventer l'empire des ondes.

Est-ce la marée ou les petites catastrophes
ce qui engloutit les quelques instants de cette existence?

Avec son infini dédain
la noirceur dépasse les bornes du temps
et nous écrase.

Remplis d'amertume
dans l'attente d'un autre ciel saturé d'étoiles aveugles
nous restons paralysés
les jambes lourdes de cynisme.

Combien de générations survivront à ce cycle?

Bouées

Particules d'écume trouble
nous sommes nés de la mer.

Statues de jaspe assiégées par les déferlantes
mains étendues vers un trop-plein de haine
tracer la route de notre naissance
en ces eaux sans amour.

Venir de si loin
pour ce nulle part tout silence
sans savoir où s'arrêteront les blessures.

Au fond de nous-mêmes
les cœurs cachent
secrets et mystères.

La tendresse apatride
tel un printemps dans les champs des étoiles
se dissipe et meurt.

Rien ne bouge derrière le vent.

Sans direction possible
nous sommes devenus
bouées solitaires.

Boue noire

Au nord du Nord
ou en tout autre ailleurs
la mort des enfants
efface les frontières du crime.

La Camarde ressurgit
dans le cœur de l'humain.

Relire
longs de multiples kilomètres
ces songes allongés dans la neige
devenus langue d'une antique douleur.

Les têtes débordent
de guerres de phobies
de corruption.

On a perdu les tonnerres des oiseaux
les voix des tempêtes.
Dans chaque corps gît
muette l'argile des vertiges.

Nos émois ne sont que lueurs immobiles
nos vies
une flaque de boue noire.

D'eau sale
les mains n'arrivent plus
à tracer les contours
d'un quelconque miracle.

Boa

Qui a hérité des viscères
de ces hommes vidés par autopsie?
Quel est le nom de ces inconnus
nés de la mémoire des autres?

Lesquels possèdent mes yeux
mes paupières-guillotines de lumière?
Qui donc respire avec mes poumons?
Je ressens mon âme dans leurs souffles
et ma peau sur leurs corps.

Orphelin de moi-même
comme chaque homme
souvent j'ai cette étrange sensation
d'être quelqu'un d'autre.

Les veines relient à la mort
à ce miroir obscur de l'abandon.

Impossible
d'enregistrer l'image du monde dans les rétines
sans remplir les orbites de lucioles cosmiques
ni traverser les limites qu'impose la nuit.

Les ombres nous privent
de rejoindre le cœur gauche de l'humanité.

Que faire de cet immense boa qui étrangle le temps?

Nous sommes vent

La mère de la lumière est l'ombre.
La mort engendre la vie
quand elle pond ses œufs sur nos plaies.

Éloignés les uns des autres
ne pas pouvoir
intimider le temps
ni inonder les pores de joie.

Berçer sel et cendres
une douleur blanche à l'échine.
Être incapables de guérir
les vertèbres de l'océan
devenues allergènes.

Le chaos installé dans les cellules
vivre mille ans sans trouver le chemin
mille ans à avoir le corps sec de bonté
dix siècles à regarder guerres et solitudes
se multiplier dans les prières.

Les pieds ne conduisent qu'à l'absence
où l'on trouve le vide.
Peu importe si l'on creuse davantage
les fissures des murailles
on n'y trouve que menaces et chantages.

Faute d'empathie
l'espoir momifié
on ne met plus au monde d'autres étoiles.

La haine
seul animal de compagnie acceptable
rampe entre les amis la famille.

On est encerclé par des pierres
ramassées au fond des abysses.

Ayant oublié la liberté
nous sommes vent obscur
vidé par les astres.

Éric Roberge

L'avis de la cruauté

Né à Trois-Rivières en 1969, Éric Roberge a publié plusieurs recueils aux Écrits des Forges, dont *Trafiqueurs de nuit* (prix Gérard-Godin 1997), *Le crime n'existe pas* (2000) et *Chevaux sans armes* (2006). Il a été à maintes reprises membre du jury du prix Alphonse-Piché et, en 2021, membre du prix Félix-Leclerc. Depuis près de trente ans, il enseigne les arts et les lettres, la littérature et la communication au Cégep de Trois-Rivières, lequel lui a décerné un prix Reconnaissance en 2020 pour son travail sur les livres anciens et rares, notamment au moment d'une exposition qu'il a organisée avec ses élèves sur l'édition complète et originale de l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert. Il a collaboré à de nombreux numéros de la revue *Exit*, signé un choix de poèmes de Louis Dantin et travaillé à quelques éditions du Mois de la culture à l'école à titre de rédacteur au ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport du Québec. Vétéran des forces armées canadiennes, adepte de vélo de montagne et ultramarathonien, il a consacré les dernières années à sa famille.

Une nudité se lave dans un lac
ensemencé de géométries variables difficiles à pêcher
elle interroge le sourire de ses semblables
sur les heures autophages qu'elle déposera sur la grille
du fumoir

Si l'indigeste se confond aisément avec l'arc-en-ciel
et la saumonée avec une langue coupée
l'avis de la cruauté sera de mise avant de consommer

Elle résiste à la mécanique des regards
qui pèse plus sur ses seins qu'un système solaire
ne pourrait le faire

Quand elle se déshabille de ses électrochocs
elle sépare un corps de sa mémoire
le sien et parfois l'autre en elle
tout ce qu'elle est
remet les compteurs à zéro

Elle risque les contraventions multiples
l'incompréhension ou la rage au volant
pour que la distorsion gifle l'outrage

La nudité qui se lave dans la mer prend une place à part
sur les nombreux rayons d'une bibliothèque ancienne

Incunable recherché
c'est la première et dernière merveille du monde
quand elle défie du regard
quiconque
de venir l'aider à retirer la poussière accumulée sur ses jours

Les rires autour d'un lac construisent un leurre
d'un bleu Méditerranée

Jamais écorchés n'ont été si persuasifs
dans leur désir de donner des vêtements mal ajustés
aux riverains qui se plaignent
quand le temps laisse tomber trop de dents à blanchir

Entre le fleuve et la rivière
l'île inondée
jonchée d'ombres entremêlées
de montées complètes sur des assaillants
demande en vain
dans un geste de scie à chaîne
l'arrêt des combats

Terre de sueur à la démographie nulle
le soir venu
les glaces
par pitié
emportent les baigneurs
dominés dominants
vers des arènes clandestines

Une nudité meurt dans le fleuve
à la recherche d'un regard aimé sur la rive
elle dérive sauvetage impossible parmi les lignes à pêche

Lorsqu'elle s'inquiète du courant trop tard
les pêcheurs jettent
offrandes
au grand large
leurs prises

Les poissons qu'ils n'ont pas cuits sur place
causent de la diarrhée
des étourdissements
un inconfort abdominal
une couverture d'oxygène obtenue à prix fort

La nudité avale un bunker par mégarde
laisse un goût de médicament
sur une langue qui racle le fond d'un océan

Pour se remettre de l'asphyxie causée par des soirées
vulgaires
les fêtes d'acier et de bois
acceptent une chance sur deux l'offre médicale à mourir

Les obscénités peintes sur le béton
excitent les mâchoires d'un remorqueur
qui remonte vers des écluses à pleins poumons

La plage pénètre un coquillage qui la dévore
ce qu'elle laisse derrière elle peine à remplir un sablier

La chambre d'un nouveau-né
renferme des jouets d'éveil et de calme
non réclamés par le fleuve

Leur manuel salé d'instruction
destiné aux parents avertis ou peu
se range sur l'étagère inintelligible
des traités élémentaires de sciences occultes
avec quelques étrangetés cuites au soleil

Les graffitis vaudous donnent l'air juste à la maisonnée
les sarcophages qui s'y trouvent
par dizaines
transportent la jeunesse au-delà de la ville assiégée
de ses barricades armées
coiffées de drapeaux haineux

Malgré les millénaires parcourus
elle s'endort à la tombée des sacrilèges
souvent plus tard
quand les rires de sable retiré se reconnaissent entre eux

L'ex-voto marin accroché par ses mâts
à faire sécher son naufrage
sans domicile fixe
dans la chapelle abandonnée par la rive
retourne à flot

Il se déchaîne hérétique prêt à découper l'aube

Le trajet de sa course lointaine se perd
avec d'autres scènes de combat
au pied d'un lit
où des enfants construisent un tour du monde
avec ce qu'ils trouvent parmi les torpilles saisies
examinées et mises à l'essai

Une singularité nage dans les fosses océaniques
la sexualité qu'elle y explore distille un alcool énergisant
dont les résidus alimentent le terreau d'un jardin
 communautaire
et ses vandales

Sonnez et entrez
c'est jour de lessive
de petits fruits que l'on récolte sur le bord d'un baiser
d'un gin épicé par la forêt obscure

Le savon qu'est la matière sombre
rend le sourire au cannibalisme de votre nature

Les ailes des insectes rythment piqûres
la visite scolaire
dans une prison transformée en musée
où la pendaison d'une fanfare
avec ses instruments
ses majorettes qui précèdent le défilé
ses chorégraphies de sifflet
eut lieu devant témoins

Se pencher sur le bord d'un marais
pour en embrasser la matière
sent la grosse caisse qui ferme la marche

Le phare éteint
gardien de lui-même
avance à tâtons dans les profondeurs
où sa présence prolongée craque marécage
même plaisir de l'épave

Les satellites ne peuvent pas le localiser
et c'est tant mieux lorsqu'il tend
à qui le veut
une main implorée

À l'heure convenue rarement plus tard
le blockhaus rentre à la maison
laisse sur le tapis de l'entrée des traces de maçonnerie

Il dégage une odeur de mazout
un dépôt de poudre à munitions
une nature fertile

Son escalier bétonné
repris par le sapinage
descend jusqu'à sa chambre
pour que ses terreurs nocturnes se remplissent
de feuilles mortes

Si l'ombre du soleil existait
l'écorce des arbres serait sève évaporée
à destination des anciennes papeteries
sur un fond rocailleux de la rivière
où les draveurs rythment leurs os
avec des explosifs sur les embâcles

Si le soleil trouvait son ombre
il voudrait lui faire la peau

Les corps célestes applaudiront
au moment opportun
sa tentative de meurtre

Dominique Lauzon

Deux écritures suivi de
Le sourire a séché sur ta lèvre

Dominique Lauzon est correcteur d'épreuves et rédacteur. Il est également membre de la revue de poésie *Exit*. Ses recueils ont pour la plupart été publiés aux Écrits des Forges. Parmi ses œuvres, retenons *Autrement l'équilibre* (1986), *Les raisons du monde* (paru en 1998; traduit en espagnol du Mexique et réédité, sous forme de livre bilingue, au Mexique et au Québec, en 2005) et *Lettre du cœur et autres paysages* (2013). *Dehors Dedans*, son plus récent recueil, est paru en 2019.

Deux écritures

Le stylo concentre la mémoire sur sa pointe
son encre en convoque les vertiges
graphies tordues rendues fragiles
par tant de paroles enroulées sur un cri
à la recherche d'un corps qui ne saigne plus
mais ne s'éteint pas encore
en équilibre sur les houles successives
d'histoires interprétées
réinterprétées
ces vérités sans cesse tressées
dans le resserrement de la trame
ces histoires qu'il écrit les mains déchirées
pour adoucir l'inexprimable

Il se terre tout près des racines
avec son acte de naissance
ainsi son ombre serait moins pesante
quand elle frôlerait ses cuisses
pour réussir à survivre
il la tiendra près de lui
léchera sa peau à peine retrouvée
une mince volupté le redressera
dans une sorte de tendresse
qui le surprend déjà

Il peut commencer à raconter
même si ses mots ont tendance
à blanchir sa voix et son écriture
il peut quitter la moiteur des choses tues

Un maigre soleil parvient jusqu'au sol
dans le bois paresseux de l'hiver
les feuilles flétries tressaillent
au passage ininterrompu du vent
-- son récit s'ouvrira sur ce ciel fragmenté

Quelle vérité deviendra cruauté
sans chaleur humaine
les protagonistes seraient confrontés
à leur propre insignifiance
toute charge ne lave pas toujours
des faiblesses ou des habitudes

Ici le scripteur s'engouffre
dans un espace déjà codé
où d'obscurs rouages sont à l'œuvre
il devra manœuvrer oblique
lorsqu'il introduira une flamme nue
dans le cours de sa langue
il devra la présenter habilement
avant de l'offrir
à l'œil intraitable du public

Captif des images qui reviennent
peser sur sa nuque
cet auteur doit remonter
des escarpements qu'il n'attendait pas
éviter les surplombs qui trahissent
mais assumer la détresse
qui ne lui appartient plus
afin d'écourter la distance
qui sépare les lecteurs du texte
que chacun à son rythme y promène
sa propre nudité revendiquée

*

Sur l'écran la police des caractères
module avec ou sans empattement
mes images organisées
en idées libres de droits
vous sont livrés tous ces états d'âme
au jour le jour et sans filtre
faites une plongée dans l'univers
univoque de mes pensées précieuses
en noir en blanc et en capitales
profitez de mon écriture d'absolus
que je tire de tous les sombres recoins
où jamais vous n'oseriez aller

je vous la donne à lire sans retenue
elle lave des injustices
et souligne les faiblesses
que croient cacher les forts
sous leurs fumeuses théories

J'évoque je partage je convoque
pour vous tous les verbes d'action
pour donner sens à notre mal-être

Lisez sur mon mur
ce qui est accessible à tous

Existez sur cette page
où chacun peut sourire
chacun peut commenter sans peine
cracher ou caresser sans conséquence
entre les cadres préformatés
d'un vide abyssal à combler
sans danger
pourquoi pas par moi
et si cela ne convient pas
mettez à la poubelle sans façon
ne *likez* pas
et priez que vous ayez raison

Aimez
Aimez ce que vous voyez de moi
visitez ma page d'égoportraits
reconnaissez-moi
dans tous les restos
sur toutes les plages
dans tous les pays

S'il vous plaît visitez
tous mes châteaux en Espagne
laissez-moi déambuler dans vos rêves
ceux-là même que je vous donne
à voir en photos

Suivez-moi de près
nombreux
inspirez-vous de moi
maîtrisons
le peu qui nous appartient

Debout
dans une histoire sans fin
même dématérialisée

Le sourire a séché sur ta lèvre

*C'est l'instinct qui voit que l'intelligence
Ne suffira pas*

MIREILLE CLICHE

I

J'entends battre un cœur
qui s'alerte d'une chasse effrénée
s'élançe l'épervier

Dans un tourbillon de couleurs et de formes
un renard traqué déguerpit

Chasseur et proie se lient
dans la furie d'un instant
inexorable

À ce moment
la fuite dicte sa loi
la vie se braque
captive

Feu

Tout ne passe plus
s'amplifient
dans la densité de l'acte
perte et deuil
rage et peur
manœuvrent
devant l'inéluctable
qui s'acharne

Comment concevoir
à cette heure
te mettre à la bienveillance
au pardon

Fuis

II

Le petit matin lave le cœur mourant
avant que l'univers ne se dématérialise
d'heure en heure plus bouleversé
larmes et regrets s'imprègnent
à la marge du temps qui s'arrête

Vois-tu toi la cohérence du souffle
son entêtement devant l'ombre qui s'avance

III

Son amour est un piège
qui te colle à la peau
te suit pas à pas

Tout s'abîme dans sa présence amère
son nom est un soleil rugueux
qui te glace

cours droit devant
finis-en
avec les draps glacés
de la haine

ta chair frissonne
quand sa voix y creuse
une plaie béante

goutte à goutte
tu saignes de toi-même

Ne tombe pas où tout s'abîme

Jusqu'à quand rentreras-tu ta rage

IV

Des rites-racines jalonnent
le deuil de chacune et chacun
mais rien ne pourrait faire obstacle
au jour où s'ouvrira le ventre
à la douceur d'une autre paume

Le désir en appellera encore
à l'intensité des sexes

Une débâcle de pulsions
te rendra capable à nouveau
de bouleverser l'ordre du monde

Avec l'homme qui te suit
tu retisseras la toile de tes amours

Serge Lamothe

Litanies d'octobre

Né à Québec en 1963, Serge Lamothe est romancier, poète et dramaturge à l'opéra, au théâtre et au cirque. Il est également consultant en scénarisation. Pour l'Opéra national de Lyon : *Les sept péchés capitaux et Le vol de Lindbergh* (Weill/Brecht, 2006), *Emilie* (Kaija Saariaho, 2010) et *Parsifal* (Richard Wagner, 2012) repris au Metropolitan Opera (New York) en 2013 et 2018, suivi du *Vaisseau fantôme* (Richard Wagner) en 2020. Parmi ses adaptations théâtrales : *Le procès* de Franz Kafka (Théâtre du Nouveau Monde, Montréal, 2004) et *Le fusil de chasse* de Yasushi Inoue, (Usine C, Montréal, 2010, et Parco Theater, Tokyo, 2011) toutes deux mises en scène par François Girard (*Le violon rouge*). Il a signé l'adaptation du *Temple du pavillon d'or* de Yukio Mishima, mis en scène par Amon Miyamoto, au Kanagawa Arts Theater et au Lincoln Center Festival. Pour le Cirque du Soleil, il a signé les dramaturgies de *Zed* (Tokyo, 2008) et *Zarkana* (Radio City, New York, 2011). Auteur d'une quinzaine de livres, il partage son temps entre le Québec, la France et le Japon.

quand tu pars
je laisse ta tasse de tisane
sur le bord de l'évier
et les jours passent

quand tu pars
je ramasse tes cheveux un à un
je les mets en quarantaine
et j'attends qu'ils repoussent

quand tu pars
t'es pas mal *cute* derrière ton masque
peut-être encore plus *cute* que d'habitude

quand tu pars
tu demandes le silence
sans savoir qu'il arrive
tu l'exiges sans savoir qu'il est là

quand tu pars
je parle coréen
avec la proprio du dépanneur

quand tu pars
j'ouvre une boîte de Cracker Jack
pour les pigeons du parc Baldwin

quand tu pars
je n'y suis pour personne
ma messagerie déborde d'insanités

quand tu pars
me mordre la langue
est la seule panacée

quand tu pars
je me noie
dans deux pouces d'eau

quand tu pars
je ne sais quels mondes fourmillent
sous les pierres
je ne les retourne pas

quand tu pars
je brûle tous les masques
qui te font peur
même les tiens

quand tu pars
la mort est lente
l'amour sursoit
la vie aussi

quand tu pars
tu respires paisiblement
tu marmonnes quelques mots
tu te grattes le nez
tu ronfles un peu

quand tu pars
je rêve de meurtres parfaits
d'assassinats orchestrés de main de maître
et d'impeccables résurrections

quand tu pars
la postière passe
sans s'arrêter

quand tu pars
la galerie s'encombre de feuilles mortes
le père Noël est alzheimer
le bonhomme de neige fond à vue d'œil
c'est son nez que l'écureuil
mange en premier

quand tu pars
la porte claque
la clé reste dans la serrure

quand tu pars
tu dis que tu vas
chercher des cigarettes
et les années passent

quand tu pars
c'est dans le silence et le recueillement
que je perds ta trace

quand tu pars
les chiens te cherchent partout
leurs yeux crachent des soleils apeurés

quand tu pars
je suis un agent du chaos
j'enfile tes bottes de pluie
pour piétiner les plates-bandes

quand tu pars
je reprise tes vieilles chaussettes
avec du fil barbelé
je suis un fléau

quand tu pars
tu ne disparais pas
ton ombre s'incruste
dans le papier peint

quand tu pars
les draps se lamentent
et rêvent de ta peau

quand tu pars
les fenêtres bayent aux corneilles
les moutons de poussière
s'accumulent sous le divan

quand tu pars
ta brosse à dents
me regarde de haut

quand tu pars
il n'y a rien à dire
juste à respirer dans l'absence

quand tu pars
c'est le *last call*
et je rentre au bercail

quand tu pars
nos étreintes sont des fantômes
nos baisers sont des spectres

quand tu pars
je radote
je suis un perroquet centenaire
en manque de symphonies

quand tu pars
le piano refuse
qu'on le touche

quand tu pars
l'horloge retarde
le réveil s'interdit de sonner

quand tu pars
te savoir aimée
n'est pas un réconfort

quand tu pars
les nébuleuses oublient ton nom
j'explore de lointaines galaxies

quand tu pars
les fleuves sont des rivières
les rivières sont des ruisseaux
qui s'assèchent

quand tu pars
ne reviens pas sans moi

quand tu pars
tes monstres se tiennent tranquilles
sur la balançoire

quand tu pars
le vent n'ose pas
la terre s'ébruite
la vie s'essouffle

quand tu pars
le matin tarde
la nuit s'étire
le mensonge s'alourdit

quand tu pars
trois flocons de neige
ne font pas la différence

quand tu pars
les zombies n'ont plus
rien d'effrayant

quand tu pars
des caisses de souvenirs
encombrent le grenier
les souris dansent avec Charlie Parker

quand tu pars
ce que tu ne dis pas
ne vaut rien
seul compte
le regard dérobé

quand tu pars
le plus petit geste
le sauvegarder dans mes favoris

quand tu pars
les plantes d'intérieur
m'accusent de paresse
elles insistent pour se promener
dans les bois

quand tu pars
le ciel n'est pas assez rouge
le sang n'est pas assez bleu

quand tu pars
la route est longue
jusqu'à la chambre froide

quand tu pars
tu sais mieux que personne
ce qu'il m'en coûte

Pierre Ouellet

Cran d'arrêt

Pierre Ouellet est professeur, poète, essayiste et romancier. Après avoir soutenu une thèse de doctorat à l'Université Paris VII en 1983 sous la direction de Julia Kristeva, il enseigne d'abord à l'Université du Québec à Chicoutimi, puis au département d'études littéraires de l'Université du Québec à Montréal, où il devient titulaire de la chaire de recherche du Canada en esthétique et poétique. Ses recherches portent principalement sur l'esthétique, le fictionnel, la parole, le rapport à soi et à l'autre, le phénomène de l'empathie, la perception, l'altérité dans ses phénomènes d'énonciation, le regard et la métaphore. En 2001, Pierre Ouellet cofonde, avec Simon Harel, le site montréalais du Centre interuniversitaire d'études sur les lettres, les arts et les traditions (CELAT). Il est membre de l'Académie des lettres du Québec et directeur de la revue littéraire *Les Écrits*. Auteur de plus de quarante livres, il a reçu plusieurs distinctions, dont le Prix du Gouverneur général (catégorie études et essais), le Grand Prix Québécois du Festival international de poésie de Trois-Rivières, le Prix des écrivains francophones d'Amérique, le prix Ringuet de l'Académie des lettres du Québec, le Prix d'excellence en recherche du réseau de l'Université du Québec et le prix Le Signet d'or (catégorie poésie). Son dernier roman, *L'état sauvage*, en lice au Grand Prix du livre de Montréal 2021, vient de lui mériter à nouveau le Prix des écrivains francophones d'Amérique.

Lorsqu'au moyen du langage – et conformément à ce qu'il attend de nous depuis les origines – on a détruit le moi, détruit le sens, détruit le décor, détruit l'Histoire et détruit l'art, ce qu'il reste alors de misérable et d'indestructible entre nos mains, ou dans nos bouches, ou sous nos yeux réinventés par ce travail, c'est la poésie – du moins la possibilité de son commencement – reconnaissable à sa couleur inquiète, à sa peau pulsatile, à ce goût de charbon jeune qui complique la salive à l'instant d'embrasser et de dire. Une arthmie vitale. Une tendresse rehaussée d'effondrements. Un entêtement – pour le cœur – dans la déraison. Focale vertébrale – à mesure du trouement.

CÉDRIC DEMANGEOT,
Le poudroiemnt des conclusions

je prends un
outil et cogne à m'en fendre
l'âme sur la même tête
de clou nuit a-
près nuit : faites
ceci en mémoire de quoi,
de qui. Faites vite : l'éter-
nité passe. Je la veux tout de suite

je tombe de toutes
les pluies : les dernières et les
premières. J'essuie les flaques
qui restent : mes os
mêlés aux eaux s'étirent à l'in-
fini. Des champs de ruines
sur toute la terre que le ciel reflète dans ces
nuées noires que le vent déchire : on voit à
travers... des vérités qui ne ressemblent
à rien

je suis en vie mais à
bout d'être : le souffle
me quitte pour tous
ces mots que je laisse
mourir sur la
page blanche où ils trempent dans
trop d'encre : ils m'é-
claboussent jusque dans
mes rêves... ils prennent
à vie la couleur de
mon sang

je fais du bruit avec ma langue
quand je la passe sur chaque chose que
je vis pour en conter les plus grands
secrets : le goût qu'elles ont
quand on les remâche sans
arrêt parce qu'on ne peut plus les a-
valer

je ne reçois plus les
mille messages à l'heure
que je m'envoie par des
courriers du cœur qui n'atteignent pas les
régions polaires de la
conscience : l'iceberg où je
vis seul, entouré d'arctiques et d'an-
tarctiques que le vent soulève dans le ciel dé-
sertique entre air et
éther où il se perd parmi les astres, les o-
asis que les tempêtes
solaires ont dé-
vastés au sein des voies
lactées dont je suis
sevré

je crie dans mes
deux mains : l'écho que ma
voix fait entre mes doigts
se répercute dans
ma tête où je vous vois et vous
entends mais ne vous touche
jamais : le temps est
mauvais

je sais où je vais : à l'est de l'être
où le soleil se lève
quand les dieux se couchent
dans le même lit que tu réchauffes quand je n'y
suis pas : je laisse mon âme
entre les draps
que je rendosse dans les
temps morts où je
prends froid

il y a un fond
sonore où les mots se noient :
on entend é-
clater une bulle ou deux ici et là
où leur sens remonte à la
surface mais à
bout de souffle, rebaptisé de *a*
à *z*... quand chaque chose i-
ci-bas reçoit les derniers sa-
craments pour la pre-
mière fois : le cœur
oint de sang

il y a des
frissons dans l'air : la peau du ciel
frémit dans le vent qui tourne
et qui retourne la terre entière
dans son lit de mort pour la ix-
ième fois. Je n'écris pas : je refais ce
lit-là à chaque
poème avant que le silence ne
l'enterre avec mon corps
dedans... qui passe pour
plus mort : il y a
survivre, il y a sur-
mourir

je prends pour
la vie dans les
combats que je mène a-
vec elle pour ma
survie et celle de mes
semblables : elle est plus forte
que moi et que n'importe
quoi... elle a la mort
pour elle, du côté des
plus faibles

on ne se
bat pas : on
s'étreint, s'étouffe du
même coup... porté en
plein cœur, qui déborde de
partout. On se prend par
la main qu'on se tord en
parlant pour que le po-
ème sorte dans les mots les plus ré-
sistants : ils ont la teinte
du sang qu'on se transfuse à
grosses gouttes

on ne compte pas
les coups qui viennent de
son ombre qu'on porte dans
le dos passé mi-
di juste où l'horloge change
de cycle comme le sang dans
nos veines : il nous lave à
grande eau avant que la
nuit vienne et nous injecte à fortes
doses les drogues douces
du rêve dont on se réveille les
yeux clos, l'âme ouverte
en deux, le cœur pendu au cou d'un
homme nu laissé
pour mort au milieu de
son sang

j'écris avec ces restes
d'hommes qu'on trouve dans les
mémoires qu'ils laissent de leur
passage : des traces
de cendres, de larmes, de sang sur ses propres
vêtements qu'on prête à leur nu-
dité pour en cacher les
plaies vives qu'on ne peut voir que
voilées. De l'or qui brille dans la trans-
parence dont le souvenir les
recouvre comme d'un
linceul où leurs traits s'impriment un
à un : un livre d'heures où l'on prie pour
leur âme

on ne sait plus qui
est qui mais on se re-
connaît dans ce n'importe
quoi qui saute
aux yeux comme la vérité en
personne : le quidam qu'on
n'est plus, l'inconnu qu'on
devient en le regardant de
plus près, où c'est
bien soi qui dit chaque
jour *moi*... dans une langue qu'on
ne parle plus, déparle en
criant, riant, priant Dieu
sait quoi

on n'est rien
qu'au monde, à per-
sonne d'autre : seul
en lui et lui
en nous comme deux
âmes sœurs en quête de leurs frères
ennemis avec qui faire
la paix dans les guerres de
tranchées qu'on mène con-
tre soi et le monde
entier

je me
cloue le bec et
je parle : ça fait
mentir les mots
qui prétendent ne
rien dire alors qu'ils
crient de
douleur entre
mes dents

je prends le monde à
témoin de sa pro-
pre fin comme je prends
conscience de la mienne à tout
bout de champ : mon temps ne passe pas au-
trement, un point a-
près l'autre entre lesquels il ne me res-
te rien... qu'un
instant à peine pour
reprendre mon souffle et le donner au
suivant

le mot de passe sur
ses lèvres comme un
bâillon qu'enfin on
s'enlève... à coups de
canif dans la matière
verbale où l'on gosse
de l'air durant sa vie
entière... et les choses
sont faites, toutes ac-
complies : on est de l'autre
côté, on peut se taire
en paix

Dialogue

Les mots, une image et un vide

Nous avons tous perdu une ou un ami poète. Soit à la suite d'un décès, soit à la suite d'une rupture difficile ou à un effritement qui n'en demeure pas moins violent. Soit tout ça à la fois.

J'ai invité huit poètes à tenter d'écrire quelque chose sur le sujet, peu importe la forme, peu importe si ces auteurs ou autrices choisissaient de nommer ou non la personne avec laquelle le dialogue n'était plus possible. Le résultat est touchant et nous comprenons, grâce à tous ces mots, que ces gens qui nous ont quittés ont laissé une parole qui résonne encore très fort dans le corps des vivants, mais aussi une voix, une pensée qui nous accompagne, une direction, et un vide aussi présent qu'inévitable. Il est ici question d'une relation avec un ou une poète, mais évidemment aussi d'une relation avec la poésie de quelqu'un.

Je remercie chaleureusement les poètes qui ont accepté de relever le défi, ce genre de texte peut être très difficile à faire. On y dévoile, qu'on le veuille ou non, un morceau d'intimité, quelque chose qui ne sera jamais, aux yeux du signataire, à la hauteur du sentiment qui l'habite. Les poètes qui ont répondu à l'appel ont donc toute mon admiration, surtout que j'ai moi-même échoué dans la tentative, pris de vertige vis-à-vis des discussions laissées en plan et face à des questions non résolues. L'image est claire même si la blessure est diffuse.

Stéphane Despatie

Jean-Paul Daoust

Départ

Le paysage mélancolique de sa propre disparition.

JEAN-FRANÇOIS BERNIER

Tu es parti
Tel un sourire
Qui s'arrache des lèvres
Tu es parti
Tes yeux se sont fermés
Comme des mains d'enfant
Sur un papillon de lumière
Tu es parti
Vers cet ailleurs qu'on espère meilleur
Dorénavant une étoile aura ton visage
Seulement les reflets du crépuscule
Seront encore plus déchirants
Tu es parti
Mais tu réussiras à nous consoler
Avec tes poèmes éblouissants et si vrais
Maintenant les fleurs penchent leurs têtes
Sous le poids du chagrin
Tu es parti
Tant de choses que nous aurions dû nous dire
Toutefois tu avais le don de les deviner
Aujourd'hui tu pars définitivement
Et tu vivras tant que je vivrai
Tant que les gens te liront
Même si tu me manqueras cruellement

Je deviendrai nostalgique de toi
Plus je vieillis
Plus je me rapproche de toi
J'ose espérer que tu veilles sur moi
Pourquoi la vie nous arrache-t-elle
Ce qu'on a de mieux ?
Ah! nous possédons beaucoup de choses
Pourtant l'essentiel nous échappe toujours
Toi qui sais en ce moment
Aide-moi à accepter
Sans vouloir en vain comprendre
Tu es parti
Tu ne reviendras pas
En revanche les souvenirs transcendent la cendre
Ils me parlent avec des mots
Qui drapent la mort de silence
Déjà mes images de toi se transforment
En photos tremblotantes entre mes doigts
Les muguet et les lilas reviendront
Ces ostensoirs odoriférants
Qui réunissent l'ombre à la clarté
Puisque l'un n'existe pas sans l'autre
Tu es définitivement parti
Mais je te rejoindrai
Je sais au moins ça

Pascale Bérubé

le corps est une histoire
 qui ne t'appartient plus
 saisie
par ce sommeil de la soie tu as des mers grises
qu'avale le dos
une tête blonde
déposée dans l'éclat de chrome meurtri du four
un objet d'engelure somnolente
autrefois on y chauffait les soupers, les hors-d'œuvre
pour les réceptions
ces pièces massives de viande
 gorgées
par les liquides ne t'attendaient pas

.

la femme blonde est tranquille maintenant

absente des fenêtres des reflets invisibles
des drames de rideaux les ombrages sont déliés
tout s'envole les vêtements

les petits chiens

la maison

le miroir elle écrit

I am silver and exact.

I have no preconceptions.

Whatever I see I swallow immediately

Just as it is, unmisted by love or dislike.

I am not cruel, only truthful

dans ce sein brillant du miroir

le reflet se transforme une masse liquide imperturbable

j'entretiens cette surface siamoise du verre

y cherche ce qui ferait glisser mon portrait

me rapprocherait de la mort moi aussi

In me she has drowned a young girl,

and in me an old woman Rises toward

her day after day, like a terrible fish.

Rachel Gamache

Le legs

*une fois j'voudrais
faire un p'tit enfant
aux gens qui m'écotent*

*j'voudrais vous faire un p'tit enfant
qu'on appellerait histoire*

inter mortuos liber
MICHEL GARNEAU

Février 1998

Monsieur G.,

Je vous écris appuyée sur l'étau
du présent antérieur

Quand ça va mal je me pends au levier
je serre entre les mors mes histoires d'enfance
toute la nuit ça dégouline ça éclabousse
mes mains mes pieds glissent
dans une gadoue infecte de temps recomposés
de mots pâteux
je finis toujours enlisée

Il faut que je vous raconte

j'ai allumé la radio à minuit ce jour-là
par ennui – c'était vous qui parliez
il y a eu aussi quelques notes dissonantes assourdies
puis une voix racontant cette histoire intitulée
Les mains des gisants

J'ai arrêté de brailler
j'ai écouté – ça fait du bien

Je ne vous écris pas pour vous parler du poème
car je ne m'en rappelle aucun vers
mais bien pour vous parler des mains
des gisants dont il est question

Monsieur G., je vous le jure
ces mains que je croyais sculptées dans le roc
se sont délivrées du poème
m'ont tirée engourdie de la souombe
m'ont jetée comme un cadavre sur le tapis
m'ont secouée jusqu'à me briser la cage
et maintenant elles me réparent

Je voulais vous faire savoir qu'elles sont avec moi
Au cas où vous seriez à leur recherche

Votre désormais fidèle abîmée
R.

Mars 1998

Monsieur G.,

Je vous écris rapidement une note
vous la retrouverez calée sous la patte de cette table

Ce qui m'arrive
je crois bien que c'est
la poésie

Retrouver les mots des mains des gisants
entendus cette nuit-là
le moment le son
l'instant je comprends – c'est impossible
vous me l'avez déconseillé
tout comme mon bouquiniste d'ailleurs

Dans la vie il faut d'abord trouver
ce qu'on ne cherche pas

c'est ce qu'il dit toujours
alors vous serez ravi d'apprendre
qu'en cherchant ceux des autres
ce sont vos propres mots que j'ai trouvés
ma foi ils sont en pleine forme
et m'ont emplie d'une vitalité toute polissonne

Quant aux mains que vous m'avez données
ce sont de vrais petits amours
sans compter qu'elles me vont comme des gants
jamais mal prises fortes et courageuses à part ça
si vous les voyiez – elles ne gisent plus du tout
elles feront de grandes choses
n'hésitez jamais à me demander de leurs nouvelles

Encore merci, Monsieur G.
sans vous je n'aurais rien entendu, rien lu
et surtout je ne me souviendrais de rien

Bien naïvement,
R.

Décembre 2020

Cher Monsieur G.,

C'est encore l'hiver
je vous écris collée contre le poêle
je laisse sur la table cette lettre à votre attention
si toutefois vous la trouvez
dans le désordre de la salle à manger

Je compte et recompte les pages tachées de confiture
d'un projet qui m'embellit
et me taraude en même temps

Cette enfant que vous m'avez faite
est un vrai petit poème
elle m'interrompt sans cesse
essayez pour voir d'attraper une truite d'eau vive en juin
à mains nues
et vous comprendrez l'impasse de mon quotidien
M'avez-vous laissé sur les bras
Une histoire de pêche impossible?

Et savez-vous qu'elle me parle sans arrêt?
Elle veut

Un chocolat chaud
Jouer au guépard (?!?)
Aller aux toilettes
Que je ramasse son dégât
Une collation

Maman
Qu'est-ce que tu fais?

J'écris

Un poème?

Oui

Alors elle prend la feuille et
mon crayon
les enfonce dans sa bouche
avec ses petits doigts collants
et s'habille pour aller jouer dehors

Par la fenêtre
Je vois mon poème
 Dans son estomac
 Son petit corps
 Tonique
 Au chaud
Faire des anges dans la neige

Vous serez heureux de savoir que
notre fille est libre
et bien nourrie

Quand elle rentrera
vous vous doutez bien qu'elle aura encore faim

Mon ami il nous faut écrire
beaucoup

De même j'abrège ma correspondance
Le temps d'autrefois file à présent
J'oublierai très certainement de vous donner des nouvelles

Votre poète à temps de plus en plus partiel
R.

23 septembre 2021

Très cher Monsieur G.,

Il y a une semaine à peine
je refermais votre dernier livre
un ouvrage espiègle et entêté
fier comme un mauvais coup

Puis j'ai reçu votre legs hier soir
comme une gifle :
du temps pour écrire
c'est vrai vous n'auriez pas pu trouver mieux
j'en manque en permanence
merci d'avoir encore pensé à moi

J'ai bien vieilli depuis le temps où vous me berciez
toujours penchée sur le travail
je souffre d'arthrose cervicale
sévère
invalidante
parfois mes propres mains ne me répondent plus
heureusement il me reste celles des gisants

Depuis la réception de votre legs
elles me pressent de vous écrire à nouveau
une p'tite histoire un peu effrontée

Je vous la laisserai dans le jardin
sous le genévrier
car le bac à sable est plein d'eau

Et voilà vos p'tits enfants qui s'y mettent eux aussi
je ne suis jamais tranquille
ils tirent tous sur ma manche
et je penche d'un côté jusqu'à terre
je vous quitte encore trop hâtivement
en vous espérant
libre entre les morts

Votre éternelle joueuse de tours miraculée,
R.

Marc Arseneau

Au poète fondateur de la poésie

acadienne moderne :

Raymond Guy LeBlanc

(1945-2021)

En cette soirée de fin octobre, je pense beaucoup à la mort. En raison de la pandémie, j'ai récemment rédigé mon testament et, suite à l'invitation de Stéphane Despatie d'écrire au sujet de la disparition d'un poète, je me mets ainsi à l'écoute de *Les fleurs du mal* chantées par Léo Ferré.

Quand un poète disparaît, un œuvre éclot de sa finalité. Voilà la raison pour laquelle je suis en accord avec cette citation d'Hubert Aquin : « Tout ce que je fais est posthume » (*Journal 1948-1971*), que j'ai retrouvée dans le plus récent recueil de Marcel Labine *Rien ne manquait au monde* paru chez Les Herbes rouges.

Chaque fois que des poètes disparaissent, je retourne à leurs livres. Leur lecture, il me semble, est transformée. Une tonalité supplémentaire s'y ajoute : celle d'une voix qui nous informe d'outre-tombe. La mort est notre ultime mystère collectif. Baudelaire pensait que la mort était une finalité absolue. Mon ami cinéaste Chris LeBlanc m'a dit récemment que la mort est « ma future ex » ! MDR!

Hélas, tous les poètes finissent par mourir. C'est ainsi depuis Enheduanna. En 2021, ce sont, entre autres, Lawrence Ferlinghetti, Philippe Jaccottet et Michel Garneau qui disparaissent. Des grands.

En Acadie, nous avons aussi connu la disparition de poètes, dont Martin Pître, Ronald Léger, Christian Brun, Judith Hamel, Ulysse Landry et Gérald Leblanc. J'ai eu la chance de côtoyer chacun d'eux et maintes anecdotes surgissent dans mon esprit. J'avais bien l'intention, ici, d'en partager quelques-unes. Toutefois, en ce moment où je vous écris, une nouvelle disparition vient de se produire.

Il y a quelques jours, Raymond Guy LeBlanc, poète fondateur de la poésie acadienne moderne, est décédé subitement. Il y a presque cinquante ans, *Cri de terre*, son premier recueil, fut publié par les Éditions d'Acadie, première maison d'édition en Acadie. Ce fut un moment de passage important dans ma culture. Le mutisme d'un peuple longuement opprimé sévit : un homme nous libère par la parole.

*J'habite un cri de terre
aux racines de feu¹*

C'est en février 1972 qu'une toute nouvelle maison d'édition, les Éditions d'Acadie, fondée par Melvin Gallant, lance son premier livre : *Cri de terre*, écrit par un jeune homme de vingt-trois ans qui avait fait des études en philosophie, notamment en marxisme, à l'Université de Moncton et à l'Université d'Aix-en-Provence où il avait vécu les événements de Mai 68 en direct. Le lancement eut lieu dans l'édifice Léopold-Taillon de l'Université de Moncton. La salle, m'a-t-on répété souvent, était bondée ; l'énergie, elle, électrisante, comme dans cette salle où avait eu lieu La nuit de la poésie 1970 à Montréal dans laquelle Raymond Guy était présent.

Dans ce recueil, le poème « Petitcodiac » surprend comme le poète pratique un télescopage de mots qui rappelle le langage exploréen de Claude Gauvreau :

*Le jour soléisiphiant se pontifie au magique envoutomatos
Et déjà le Petitcodiac s'enhorizonize
Du revirementaliste adamiton francidivinissant risquement
La crichaute naissance de l'énergifixe propopulonisme²*

Beaucoup d'encre, par la suite, coulera à l'égard de ce livre.

LeBlanc s'engage par la suite dans le travail social tout en étant chargé de cours en français et en philosophie à l'Université de Moncton. Il travaille, notamment, auprès

1. Raymond Guy LeBlanc, *Cri de terre*, Moncton, Éditions d'Acadie, 1972.

2. *Ibidem*.

des familles acadiennes qui sont expropriées de leur terre avec la création du parc national Kouchibouguac sur la côte acadienne du Nouveau-Brunswick.

Le poète évolua aussi dans le milieu culturel acadien en pleine naissance. Il partagea, notamment, un appartement avec le poète Gérard LeBlanc et la musicienne Francine McClure. Gérard et Raymond se déclaraient « frères en poésie ».

Son second recueil, *Chants d'amour et d'espoir*, publié en 1989 par Michel Henry éditeur, témoigne, d'abord, de son exil à Montréal où il poursuit ses études doctorales en philosophie. Ensuite survient l'amour et il nous offre le touchant « Poème pour le mois de juillet 1982 », dédié à Lise, qui deviendra son épouse et avec laquelle il aura un fils.

Avant je criais aujourd'hui je parle

*Les poètes n'ont pas le droit de se taire
il n'y a pas honte à aimer et à dire je t'aime
tu m'turn on tu me chavires tu m'excites tu m'transformes
tu m'fais mourir³*

D'une grande beauté, ce long poème, notamment, fut mis en musique de manière grandiose, en l'an 2000, par le compositeur Richard Gibson, qui créa à partir de lui un oratorio dramatique, une création qui rassembla plus de cinquante musiciens et choristes lorsqu'elle fut présentée pour la première fois.

Ce recueil aborde aussi, en dernière partie, les thèmes de la musique et de la spiritualité orientale. La sérénité se fait ainsi ressentir.

Je me souviens de la première fois où j'ai entendu Raymond Guy LeBlanc lire de la poésie. Ce fut au printemps 1990 lors de La nuit de ventôse, une soirée de poésie grandiose à laquelle je fus, à dix-neuf ans, aussi invité à participer. LeBlanc, entouré de musiciens, souleva la salle

3. Raymond Guy LeBlanc, *Chants d'amour et d'espoir*, Moncton, Michel Henry éditeur, 1988.

avec sa lecture de *Le trigramme du cœur insondable* dans lequel se répète le vers : *Feel the Beat, Ma.*

*La lumière est une étoile
Au fond d'un tunnel
Dans le rêve
Du rêveur...*

MUSICIEN⁴!

En 1994, le poète nous revient en force avec *La mer en feu : poèmes 1962-1992*, paru chez les Éditions Perce-Neige en coédition avec L'Orange Bleue éditeur. J'avoue, ici, que ce livre est mon préféré de LeBlanc parce qu'il construit son univers en tenant compte des multiples dimensions de l'être. Les poèmes de jeunesse sont marqués par ses canons, dont Apollinaire, Éluard et, surtout, Aragon. Ce livre offre, à mon avis, une véritable éducation aux différents états dans l'évolution du poète.

... La mer a porté mon chant jusqu'à l'horizon

*Lorsque je l'ai quittée pour la ville
En la remerciant de m'avoir bercé
Sans blessure et sans regret
La mer a lavé toute trace de mon écriture*

*Ainsi en est-il de nos mots d'eau
Ces images flottant sur l'océan des symboles
Sans papier et sans plume
La mer nous les reprend pour les dissoudre
Dans le vaste espace de son silence⁵*

Ce poète, je l'ai aussi connu comme mon professeur de philosophie de la culture où il faisait valoir les approches de Krishnamurti et de Chögyam Trungpa; ensuite, comme producteur du spectacle 30 ans et + de poésie. Raymond m'avait demandé de collaborer avec lui en 1996 pour réaliser ce spectacle qui témoignait de son parcours poétique. Pour ce faire, nous avons rassemblé une douzaine de musiciens et une douzaine de lecteurs et de lectrices.

4. *Ibidem.*

5. Raymond Guy LeBlanc, *La mer en feu*, Moncton, Éditions Perce-Neige, 1993.

L'expérience de la réalisation de ce projet fut très agréable comme nous aimions tous Raymond.

Raymond fut un homme doté d'une grande sensibilité et il a su l'appriivoiser aussi bien dans son projet poétique que par la conduite de sa personne. De sa conduite, je retiens son calme et son doigté, signes indissociables d'un être à l'écoute de l'autre.

Je me souviens du moment où il fondit en larmes, en 1998, en coulisse, lors d'un spectacle livré à Trois-Rivières dans le cadre du FIPTR par plusieurs poètes acadiens accompagnés par le groupe musical Les Païens. Il fut si ému par ce déploiement collectif. En effet, alors que je me remémore l'événement, il a eu bien raison de sentir cette émotion-là.

Empreintes, son recueil final, paraîtra en 2011 aux Éditions Perce-Neige. Lumineux, ce recueil célèbre le mysticisme de la nature et le bouddhisme tibétain.

*Au-delà de la douleur
Flotter dans la quiétude absolue
Ne plus souffrir*

*Disparaître dans la lumière de l'amour
Dans son vaste espace profond et paisible
Ne plus souffrir⁶*

Je me rappelle l'avoir croisé sur la rue Main, à Moncton, et je lui avais exprimé mon bonheur d'avoir bien aimé ce recueil. Il me remercia pour ces bons mots. Plus tard, je lui ai demandé s'il travaillait à un autre livre. Il m'avait répondu qu'il y travaillait mais, répondit-il, « Celui-là me donne du fil à retordre ».

Je pense que le rôle de « poète fondateur » a pesé lourd sur sa conscience. C'est toute une responsabilité à porter! Avec la disparition de Raymond Guy LeBlanc, je pense également que ce poète a tracé magistralement son parcours. Son œuvre est construite avec un réel souci de fonder une poésie qui reflète son identité comme homme acadien

6. Raymond Guy LeBlanc, *Empreintes*, Moncton, Éditions Perce-Neige, 2011.

engagé et inscrit dans l'expérience de cette humanité planétaire, voire cosmique.

Personnellement, Raymond Guy LeBlanc et son œuvre ont exercé une grande influence sur ce que je fais et crée, tout comme les leçons tirées de sa poésie m'ont beaucoup aidé avec mon écriture et avec mon sens de l'engagement. Je sais que je ne suis pas le seul à lui témoigner ainsi ma gratitude; et je suis confiant dans le fait que son œuvre poétique, qu'elle ait été découverte de son vivant ou, je le souhaite, qu'elle soit découverte après sa mort, saura en marquer bien d'autres dans l'avenir.

Aurons-nous droit à ses archives : à ses journaux, à sa correspondance et à ses manuscrits? De cela, seul le temps nous informera. Déjà, Françoise Enguehard, autrice et ancienne présidente de la Société nationale de l'Acadie, réclame la tenue d'une nuit de la poésie à Grand-Pré en son nom. Pour appuyer sa proposition, elle cite ces vers tirés des *Archives de la présence* :

*Rassembler les poètes à Grand-Pré
Célébrer la parole des nôtres
S'assurer d'une place aux côtés de
Longfellow
Affirmer tout haut que nous sommes
revenus de nos déportations⁷ [...]*

Rapidement, dans ma capacité de calculer en tant que producteur, je me dis qu'une telle initiative est bien approuvable, à condition qu'elle aboutisse aussi à un film! Grand-Pré n'est plus un bastion de francophones et encore moins de francophones intéressés à la poésie.

Car, en somme, c'est aussi ça, la disparition d'un poète. C'est une occasion pour se doter de moyens tangibles et concrets pour se souvenir de lui, pour que ses mots entrent dans la mémoire collective. Enfin, j'ose souhaiter que l'œuvre de Raymond Guy LeBlanc ne soit pas réduite au poème *Cri de terre*, phénomène de réduction que la regrettée poète Michèle Lalonde a souvent décrié.

7. Raymond Guy LeBlanc, *Archives de la présence*, Moncton, Éditions Perce-Neige, 2005.

Guy Marchamps

Tombeau de Michel Garneau

*Pour atteindre à la profondeur, il n'est même
pas nécessaire de voyager loin, et même il n'est
pas nécessaire de quitter son environnement
le plus proche et le plus habituel.*

LUDWIG WITGENSTEIN

La mort ne peut rien contre toi
tu es si plein de fougue et de joyeuseté
qu'elle est complètement déconcertée
avec toi dans ses bras
elle commence à respirer
elle sent l'air dans ses poumons atrophiés
ses yeux se dessillent
elle se nourrit de tes mots, de ta jouissance
elle comprend enfin l'ébaubi Lazare
maintenant il y a de l'air, qu'un *r*
entre le mot et la mort
tu es l'intuition suprême
de l'élan vital le neutrino
qui spinne dans tous les sens

quel numéro ai-je tiré se demande la mort
qui est ce soleil qui me défie et me défait
elle est subjuguée par tes verbes qui viennent
et vont par vagues
même la mer Morte reprend vie
tu es Gilgamesh devenu sage
dans sa belle folie
et tu marches en tenant ton enfant par la main
et tu amoures tout ce qu'il y a à aimer
et en étant toi entièrement toi
tu libères Enkidu l'ankylosé
des obscurs paraphes de la ternissure
tu le réanimas souffles ton souffle
dans sa bouche terreuse

ton œuvre est vaste comme les océans
combien d'apprentis marins navigueront sur tes eaux
tu es la terre qui s'effrite en riant
tu es le phare, tu es le ciel, tu es le sel
les oiseaux n'ont de cesse de crier ton nom
ta joie est plus contagieuse que mille virus de laboratoire
tu es le chantre de la grande église décroisée
libérée de la chape de plomb des coquerelles
et des punaises de sacristie
le vin coule à flots et à fleuves
de la nourriture pour tout le monde
un gâteau de poèmes aux cerises pétées
des stances qui tordent la façon de la douleur
ô ogre de douceur parmi le monde

ta voix inoubliable résonne
issue d'une caverne millénaire
où les mots goûtent l'eau de source
ton rire frise les cheveux de l'air
qui glisse dans l'avaloir des sons divins
ton cœur bat des ailes
en s'enivrant comme un aiglon
dans la majesté des montagnes
tu es l'homme libre
ton chemin fait des petits
bébé sentier deviendra grand
hors des noirceurs anciennes
subjuguées par ta lumière
et tes sourires phosphorescents

tu es là entré par la fameuse fêlure et enfin
tu la vois de tes bons yeux d'amoureux
l'Emily de tes rêves toute timide
devant le gros ours pattu qui lui sourit
elle joue l'effarouchée la sainte nitouche
elle minaude dans sa robe blanche
et tu ris comme une truite neuve
dans l'eau claire de ses yeux
elle te montre son jardin ses abeilles
ses merles et sa fleur sacrée

et en toute circonférence vous dansez
sur une musique sans anges
le plancher des vaches
flottant sur vos tapis volants

tu lui chantes toutes les pommes
de la Nouvelle-Angleterre
elle te lit ses poèmes comme elle aurait
aimé les lire à son frère
tu lui caresses les nattes défais ses nœuds
bois quelques gouttes d'éternité
en goûtant une de ses fameuses tartes
les étoiles se retournent sur votre passage
ta voix la berce doucement jamais
ne l'a-t-on vue plus heureuse
tes babines frétilent de syllabes nues
elle rit comme une gamine
elle cueille quelques mots curieux dans son potager
tu es heureux comme un chien dans une boîte de truck

et puis comme deux oiseaux sur un fil de fer
voici que survient l'ami sombre et lumineux
tu retrouves le grand Leonard l'unique
vous vous bercez en chantant à tue-tête
les poèmes invincibles de l'amitié
vous êtes deux atomes en action
pour la bonne marche de l'âme
ensemble vous faites la paire le père et le sain d'esprit
vous nettoyez les écuries de Pégase
avec du vin nouveau et de vieilles rengaines
Pessoa s'enivre avec vous dans le quartier des Portugais
sur la table remplies de fruits défendus
vous rallumez la flamme de votre constellation
et des galaxies entières se frottent le ventre

dans le ruisseau tu pêches le seul silence connu
un moulinet dans ta tête siffle une chanson triste
humus dis-tu des joies de la vie vivante
tu parles du vécu tu vis de ce dont tu parles
car ton verbe vrille en tous sens et pour tous les sens

tu penses à Wittgenstein dans sa cabane en Norvège
tu marches comme lui de long en large
cherchant l'issue de son implacable logique
« Contente-toi de peindre ce que tu vois », dit-il
tu recueilles l'eau de pluie dans les vasques de ton cœur
et tu dis le territoire de ton sang
et celui de tes frères et sœurs
dans ton amour de ta langue
tes mots giclent comme un sperme fébrile

tu as enfin rejoint Sylvain
dans son château de neige
comme une pierre blanche dans ta vie
tu n'as cessé de lui parler en toute fraternité
il t'a blessé sans le vouloir
avec le couteau en bois de cerf
partout dans tes poèmes on retrouve sa trace
tu le pleures entre deux lignes
et il est le Christ devant qui tu te signes
maintenant la mort est nue
et tu la prends à pleine bouche
elle ne peut plus te faire de mal
toute décontenancée elle baisse pavillon
Sylvain et toi vous la tenez en joie

grâce à toi avec toi je chevauche les mots
leurs hennissements déchirent la nuit
je ne suis pas seul dans ma solidaire solitude
dans la poudrerie de nos songes
je sais que le phénix fait des miracles
il porte ton nom gardien de la suite du monde
« nous avons rendez-vous avec le même regard¹ »
la mort ne peut rien contre toi
tu as donné ta parole et ta vie
et nous sommes des centaines à porter le flambeau
il fait froid dans le monde, mais chaud dans nos cœurs
tu es la plus belle île au centre de l'océan
sur laquelle courent sauvages les petits chevaux
nous savons maintenant que « la mort n'aura pas d'empire² »

1. Michel Garneau.

2. Dylan Thomas.

Kateri Lemmens

cailloux pour Leonard Cohen

*It's too dark in here
the light isn't any good
And stop asking me questions
nobody's gonna notice
if I never write again
except that incredible
natural blonde over there
that all the boys are fighting over
them roses are dangerous*

LEONARD COHEN,
The Energy of Slaves

c'est début novembre et nous allons
de plus en plus noir

ici tout est
sauvage et beau
par moments
haïr et s'entretuer

à force
d'histoires
de papiers

à Montréal mes amis
sont allés
à Shaar Hashomayim
déposer des cailloux
d'absences et d'histoires
douces

on entend les voisins
faire l'amour
vivre et vieillir
à travers les murs

les oiseaux chanteurs sont partis
des branches des arbres
jaune feu et canari

les années passent et nous allons
au vent
et troués

ce n'est pas la beauté, la richesse ou la célébrité
j'ai trafiqué avec la beauté
ruiné mes dons pour la finance
et vu la célébrité, backstage, petite et moite
supplier de ne pas rentrer seule
vers la millième chambre d'hôtel
de la dépression
moi aussi j'ai supplié
moi aussi j'ai été appelée
par mon nom
par les trottoirs
les grandes artères
faites de collisions
pulsionnelles
les cabines du Tennessee
les grilles les monastères
disparaître et le désert
moi aussi je sais ce que c'est
être exaucée
ce n'est pas autre chose
c'est la musique
la langue de la faim

ma fille me demande quelle version de *Boogie Street*
je préfère
je lui dis c'est le timbre de Sharon Robinson
la ligne de basse et Molly Johnson ce que les femmes
font au désir quand elles chantent quand elles
veulent quand elles veulent vraiment
c'est comme quand la désinvolture ou
la gravité courbe la lumière des orages

à la fin Maïakovski
pauvre et dépossédé
me donne le goût
d'arracher la joie
aux jours qui filent
et me laisse un goût d'enjambements
fiévreux
preuve que j'aime encore trop
la vie
tirée
par les cheveux
à la fin tu m'apprends
les leçons
que je n'ai pas
tirées
de la douleur
toi qui ne pouvais pas écrire
toi qui as fait du silence
une promesse brisée
à la fin je comprends
que je n'ai pas à demander de permission
à la fin je comprends
que d'autres viennent et aiment

il y en a qui
s'enroulent
sauvagement
dans leur douleur
qui
s'en font
un pays
un capital
privé
et d'autres qui
la laissent
resplendir
tout autour
parce qu'ils savent
que
toi aussi
tu es
brisé

c'est
comme être exaucée
c'est
la
cartographie du désir
avec le ciel
la
trajectoire de la lumière
d'une vie à la mienne
contre la noirceur
le livre caché au cœur de tous les livres
ce qui aime donne
et ce qui donne
ne peut être volé

Monique Deland

un petit splouche

quand Anne Hébert est morte
j'ai perdu la voix

désert blanc

l'Antarctique
dans la gorge

implosion de silence

•

je l'ai appris
bêtement

pas choisi
ni le lieu
ni le comment

•

dans l'hiver
je traînais

mes deux filles
de onze ans
partout avec moi

les grisailles
insipides
du panier d'épicerie

•

j'avais le regard bas

c'était une époque
comme ça

le devant du corps
aplati
sur le chariot

à pousser
nos trois vies
vers la sortie

•

de lassitude
et de hasard

mes yeux
sont tombés
dessus

pâles et bancales
les colonnes

des piles de journaux
montées
à même le sol

ma nausée
par-dessus la tête

•

je l'ai vue là

imprimée
en majuscules

LA NOUVELLE

•

l'effet brut
d'une balle perdue

dans les flancs

entre le poumon
la lune
et la cage d'acier

une *île noire*
sur moi enroulée

•

mes genoux
ont lâché d'un coup

le contenu de la tête
éparpillé
sur le sol

cassé
le fil des idées

•

une à une les perles
du dos et
jusqu'à la nuque

cailloux gris

roulés
hors de la grotte

mes *beaux os*

un tas de briques
éboulées

•

dans la débâcle
le reste a suivi

la voix surtout

fruit crevé

une flaque bleue
prune blessure

la gélatine du cœur

un petit splouche
atterri
sur le béton

•

le manteau
fendu de bas en haut

rebelote le chevreuil
mort
sous la peau

le temps
n'y fait rien

le sang
ne caille pas

fontaine intacte

•

le black-out
sort par la *fraîche entaille*

mes fluides d'oiseau
perlent sur le trottoir

•

je suis restée là
j'ai vu

pâler la couleur
de nos forces

l'encre se diluer

s'effacer
la blondeur de son nom

•

elle
notre feu dans la forge

sa plume de faucon
à bout de poing

sa tête ma tête
les nôtres

parler écrire

être femme
et violente
en même temps

l'huile dans la lampe
le cadeau d'Anne Hébert

•

dans le sillon creusé
nos voix
prises de vitesse

labourer encore

ce n'est pas fini

•

écrire rouge
crier dru

contre *la perpétuité*
du silence

vivre
brûler

hurler avec grâce

dans la lignée
d'Anne Hébert

•

docile mon animal
s'est retrouvé

au fond du réel

le sac de pain
les soupes les céréales
en boîte

le visage déformé
par le passage du feu

sans voix

•

sans voix zéro

avec rien d'autre
pour répondre
à mes filles

que l'exemple donné
l'exemple appris

•

*réclamer
son droit à la parole
dans la lumière*

•

depuis le gouffre
du chevreuil

relancer
*nos fouilles
patientes et pures*

•

nous *les filles*
aux cœurs violets

les filles
aux ailes clouées

*filles de sel
filles de feux roux*

comme moi

écrapouties *entre deux*
très grandes pierres

•

écrire
pour ne pas défaillir

tomber en faiblesse

devant *le sang*
qui n'étonne
personne

•

endosser
la furie du monde

la couvrir l'abreuver

la tenir dans les bras
comme une enfant
à nous

la nôtre de furie

•

l'amadouer
s'apaiser soi

dans le blanc de la nuit
l'angle caché
la lumière de l'atelier

dans le langage surtout

comme si
on y croyait

•

le poème sera roulé
pendant l'éternité

•

Note :

Les mots en italique reprennent (plus ou moins fidèlement) ceux d'Anne Hébert.

Virginie Beauregard D.

comme on abat une hermine

Suite de poèmes écrite en hommage à et en relation avec le recueil posthume de Robbert Fortin, *personne n'a trouvé d'angle à la beauté*, paru à l'Hexagone en 2008.

Un merci d'envergure à Robbert Fortin.
Un merci particulier à Daniel Leblanc-Poirier
pour deux vers déposés dans les prochaines lignes.

nous étendons le pays en levant les yeux
l'incendie bascule sur d'autres kilomètres
nous reformulons une idée comme on chantait le soir
pour regarder les choses et ce que l'on en voit

la liberté se complique
la forcer comme une porte mauve
gardée par une créature mythique

nous répondons encore à la rose
habitons une dépouille de fauve
éparpillons nos révoltes sur les continents
de gazon et d'amour et de violence et de métal et d'es-
poir et de plastique

n'avons pas fini d'égoutter le sombre de nos crânes
de nous étendre sur l'asphalte en flocons
qui tombent de nos poches
comme des billets de spectacle

digérer le goût du risque
comme on embrase une mer de fer

c'est vrai que j'aimerais me faire oublier un peu
purger mon cœur une seconde
me relancer immédiatement
dans toutes les étreintes que j'ai connues

et m'accrocher à l'opium
encerclé par la fulgurance du temps
qui lèche l'oreille des loups

l'écriture est un diable que nous apprivoisons encore
le savais-tu ?

nous sommes des effrontés
obsédés par la provocation encore
dans un manège erratique

nous chevauchons les phrases qui nous conduisent
aux vastes territoires
que tu avais convoités pour nous

travailler comme des orfèvres
à tuer des ego
comme on abat une hermine

dans chaque arbre
il aurait fallu que tu sois là
à nous regarder aller

écouter nos cris maladroits
nous inventer toujours
dans une langue
s'essoufflant entre soi et le monde

faire monter des poèmes
comme des alpinistes amateurs
mal guidés aux sommets de l'humanité
qui naît encore alors que nous commençons à faiblir

voilà qu'on pose nos bottes sur nos chantiers de lumière
nos cris comme fronde
alors qu'on monte le son

puis s'abat le soleil
sur un champ de cerises
à l'envers de tes grandes chasses
écrouées dans notre histoire

*ici on nomme les absents
ceux qui font basculer la nuit
vers la face cachée de la terre*

ROBBERT FORTIN

Notices

Jean-Paul Daoust a publié plus d'une quarantaine d'ouvrages de poésie et deux romans. Il a été lauréat du Prix du Gouverneur général (1990) pour *Les cendres bleues* et du Grand Prix Québécois du Festival international de la poésie (2009) pour *Le vitrail brisé*. Parmi ses dernières parutions, notons *Le chant du Concorde* (2016), *Les îles de la ponctuation* (2017) et *Odes radiophoniques V* (2018).

Pascale Bérubé est autrice et poète. Elle se questionne sur la féminité, le rapport au corps, à la beauté et à l'image. Elle s'adonne à être une femme trans. Avec l'écriture, elle cherche à soulever des os élégants au milieu d'un désert ou à flotter au-dessus d'une piscine, c'est selon.

Rachel Gamache est née à Montréal en 1981. Après l'obtention d'une maîtrise en littératures de langue française portant sur la dramaturgie québécoise à l'Université de Montréal, Rachel effectue un long séjour en France d'où elle blogue à propos de son choc culturel. Par un heureux hasard, elle se tourne vers l'univers du théâtre improvisé à son retour au Québec. Ses talents de rédactrice et de communicatrice lui ont permis d'occuper de 2011 à 2016 les postes de responsable des communications à la Ligue nationale d'improvisation (LNI), puis à la Rencontre Théâtre Ados. Elle a publié quelques contes pour grands

et petits enfants au sein d'ouvrages collectifs chez Auzou, Fleurus et aux Éditions de Ta Mère. Elle est codirectrice des Productions de L'Instable et travailleuse culturelle à son compte.

Marc Arseneau, poète et enseignant, est né à Moncton en 1971. Il habite la Nouvelle-Écosse. Ses quatre premiers recueils de poésie ont paru aux Éditions Perce-Neige : *À l'antenne des oracles* (1992), *L'Éveil de Lodela* (1998), *Avec l'idée de l'écho* (2002) et *Turbo goéland* (2018). Il vient tout juste de faire paraître *Le fantôme de Madeleine* (2021) aux Écrits des Forges.

Guy Marchamps est né à Trois-Rivières. animateur littéraire et culturel depuis 1980, il est cofondateur de la revue *Art Le Sabord* (1983) et organisateur de plus d'une centaine de rencontres littéraires et spectacles de poésie. Il exerce actuellement le métier de libraire à sa propre librairie L'Histoire sans fin. Il a publié près d'une vingtaine de livres de poésie, dont *L'innommé* (prix Clément-Morin Culture Mauricie et prix Gérald-Godin de la ville de Trois-Rivières). En 2011, il a reçu le Prix à la création artistique du CALQ pour la région de la Mauricie. Il a fait paraître sept livres de poésie pour les enfants, dont le dernier publié à l'automne 2019 : *Le rhinoféroce, le cocodile et leurs amis* (Soulières éditeur).

Kateri Lemmens est écrivaine et professeure de lettres à l'Université du Québec à Rimouski où elle poursuit des recherches sur les processus créateurs et les éthiques de la création dans une optique pluridisciplinaire où se rencontrent littérature, philosophie, neurosciences, neuroéthique, neuroesthétique et psychologie cognitive. Certains de ses textes (essais, poésies, fictions, traductions) ont été publiés et parfois primés au Québec, au Moyen-Orient et en Europe. Son premier recueil de poésie, *Quelques éclats*, finaliste du prix Émile-Nelligan, est paru aux Éditions du Noroît au printemps 2007 et son premier roman, *Retour à Sand Hill*, aux éditions La Valette en 2014. Elle a fait paraître *Nililisme et création : lectures de Nietzsche, Musil, Kundera, Aquin* aux Presses de l'Université Laval en 2015.

Monique Deland a publié sept livres de poésie, dont le plus récent, *J'ignore combien j'ai d'enfants*, a remporté le Grand Prix Québécois du Festival international de poésie de Trois-Rivières 2019. Ses autres livres ont également été primés : prix Félix-Antoine-Savard 2010, Alain-Grandbois 2009, Québec-Amérique 1998, Émile-Nelligan 1995, Premier Prix de poésie du Cercle littéraire des Basses-Laurentides 1993 et Grand Prix de poésie Le Noroît 1993. Ils ont aussi été retenus comme finalistes au Grand Prix du livre de Montréal 2015, au Prix d'excellence de la SODEP 2012, au prix Louis-Guillaume 2012 (en France), au prix de la Bande à Mœbius 2010 et au Prix de poésie Estuaire – Terrasses Saint-Sulpice 2010. En 2014, Monique Deland a été élue membre de l'Académie des lettres du Québec. Également artiste visuelle (peinture et dessin), elle publie des commentaires critiques de fond sur la poésie québécoise contemporaine depuis 1995.

Virginie Beauregard D. étudie en arts visuels, puis en éducation. Elle s'investit dans les arts visuels et la musique avant d'aller vers l'écriture. En 2010, elle lance le recueil *Les heures se trompent de but* (l'Écrou). *D'une main sauvage* (l'Écrou) paraît au printemps 2014 (finaliste au prix Émile-Nelligan 2015). La lauréate du prix Jean-Lafrenière – Zénob 2016 voit son plus récent recueil, *Les derniers coureurs* (l'Écrou, 2018), être en lice pour le Prix des libraires 2019. La même année paraît *Perruche*, un recueil pour les jeunes publié à La courte échelle. Diffusés dans quelques collectifs et revues, ses poèmes sont aussi présentés dans le cadre d'expositions et au théâtre.



XYZ. La revue de la nouvelle est un périodique trimestriel qui se consacre exclusivement au genre de la nouvelle. Au gré des publications, de nombreux auteurs prestigieux côtoient des auteurs en émergence. Grâce à de fréquents numéros thématiques, son contenu se renouvelle sans cesse et assure une exploration de tous les lieux possibles et mouvants de l'imaginaire.

Abonnez-vous : <https://xyzrevue.com>



écrits
des
forges

La poésie, c'est tout.



ecritsdesforges.com

BEAULIEU , Germaine	Derrière la nuit
CHATILLON , Pierre	Un voyage d'hiver
COLLECTIF	Lèvres urbaines #51
LETARTE , Geneviève	Mes ailleurs
PELLETIER , Mario	Chants de nuit pour un jour à venir
POZIER , Bernard	Écrits des Forges 50 ans de poésie 1971-2021
SOLÍS-OGARRIO , Claudia	Temps de récolte / Tiempo de zafra
TRUDEL , Alexandre	Du feu dans toutes les flammes

992-A rue Royale, Trois-Rivières (Québec) G9A 4H9
Tél.: 819.840.8492 – ecritsdesforges@gmail.com

revues culturelles québécoises

ARTS VISUELS CIEL VARIABLE - ESPACE - ESSE - INTER - LE SABORD - PLANCHES - PHOTO SOLUTION
VIE DES ARTS - ZONE OCCUPÉE CINÉMA 24 IMAGES - CINÉ-BULLES - CINÉMAS - SÉQUENCES CRÉATION
LITTÉRAIRE ENTREVOUS - ESTUAIRE - EXIT - LES ÉCRITS - MÆBIUS - XYZ. LA REVUE DE LA NOUVELLE
CULTURE ET SOCIÉTÉ À GÂBORD! - CAMINANDO - L'ACTION NATIONALE - LIBERTÉ - L'INCONVÉNIENT
NOUVEAU PROJET - NOUVEAUX CAHIERS DU SOCIALISME - RECHERCHES SOCIOGRAPHIQUES - RELATIONS
HISTOIRE ET PATRIMOINE CAP-AUX-DIAMANTS - CONTINUITÉ - HISTOIRE QUÉBEC - MAGAZINE GASPÉSIE
LITTÉRATURE LES CAHIERS DE LECTURE - LETTRES QUÉBÉCOISES - LURELU - NUIT BLANCHE - SPIRALE
THÉÂTRE ET MUSIQUE CIRCUIT - JEU REVUE DE THÉÂTRE - LES CAHIERS DE LA SORM THEORIES ET
ANALYSES ANNALES D'HISTOIRE DE L'ART CANADIEN - ÉTUDES LITTÉRAIRES - TANGENCE - VOIX ET IMAGES

sodep
revues
culturelles
québécoises

SODEP.QC.CA

mœbius-BALADO

Mœbius est une chambre d'échos pour la création littéraire contemporaine. Des entrevues et des chroniques poursuivent la réflexion de chaque numéro dans *Mœbius-balado*.



EN COLLABORATION AVEC



LITTÉRATURE
QUÉBÉCOISE MOBILE

À ÉCOUTER DANS L'AUDIOTHÈQUE **OPUSCULES**

Conseil des arts
et des lettres
Québec



CONSEIL
DES ARTS
DE MONTRÉAL



Conseil des arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

revuemoebius.com/moebius-balado

exit

revue de poésie

JE M'ABONNE ET J'ÉCONOMISE

Prix en librairie : 12 \$

Version numérique (PDF) : 8 \$ (sur le site Internet d'*Exit* seulement)

Particulier (version papier seulement)

1 an/4 numéros : 42 \$

2 ans/8 numéros : 80 \$

Institutionnel (version papier seulement)

1 an/4 numéros : 60 \$

2 ans/8 numéros : 110 \$

International (version papier seulement)

1 an/4 numéros : 70 \$

2 ans/8 numéros : 130 \$

(les taxes et les frais de poste sont inclus dans les prix)

Je désire m'abonner me réabonner

À partir du numéro en cours ou du numéro _____

Nom :

Adresse :

Ville / Province :

Code postal :

Téléphone : (.....)

Télécopieur : (.....)

Courriel :

Je paye par chèque Visa Mandat

N° : Expiration : /

Signature :

Chèque et mandat payables à l'ordre de :

Revue EXIT/ Éditions Gaz Moutarde inc.
C.P. 22125, C.S.P. Iberville, Montréal (Qc), H1Y 3K8

Internet : www.exit-poesie.com

Courriel : administration@exit-poesie.com

exit

espace de création et de liberté,
exit publie quatre fois l'an
des textes poétiques
et se rapportant à la poésie.

poèmes

Nicholas Giguère
Odelin Salmeron
Éric Roberge
Dominique Lauzon
Serge Lamothe
Pierre Ouellet

dialogue

Les mots, une image et un vide

Dossier préparé par Stéphane Despatie

avec des poèmes de Jean-Paul Daoust, Pascale Bérubé,
Rachel Gamache, Marc Arseneau, Guy Marchamps,
Kateri Lemmens, Monique Deland
et Virginie Beauregard D.

exit revue de poésie
Éditions Gaz Moutarde
C.P. 22125, C.S.P. Iberville
Montréal (Québec)
H1Y 3K8
redaction@exit-poesie.com
<http://www.exit-poesie.com>